

LA LUMIERE DE L'OMBRE

Frédéric Jésus

Je suis un homme calme. Calme et modérément résigné. J'ai depuis longtemps renoncé à me braquer devant les manifestations du monde, à me laisser agacer par les impondérables, à relever les provocations des hommes. De la période juvénile des conflits, j'ai perdu le souvenir des victoires, s'il y eut des victoires. Et, des défaites, j'ai conservé celui de la défaite des sentiments d'amertume qu'elles auraient pu m'inspirer.

Je suis un homme disponible. Disponible bien sûr dès qu'il faut tendre la main à celui, voisin ou étranger, qui trébuche sur le chemin. Il y a souvent de ces pierres que, pris par ses pensées, ses soucis ou les promesses d'un rendez-vous, chacun ne sait pas toujours voir à temps. Je ne les aurais peut-être pas vues non plus dans les mêmes circonstances. Disponible aussi pour m'arrêter et répondre au sourire d'une femme qui dînerait seule au fond d'une salle d'auberge et qui m'observerait buvant longuement un verre de bière au comptoir. Il y a parfois de ces rencontres d'un soir dont la douceur vous saisit entre ses bras comme une parenthèse de la vie. J'aurais peut-être craint autrefois de les faire, par souci de maîtrise des circonstances.

Je suis un homme qui va suivant paisiblement la route qui mène de la naissance à la mort. Je m'efforce tout du long de ne causer de tort à d'autre qu'à moi-même. Je ne me fâche durablement avec personne. Mes amis, tous de longue date, savent qu'ils peuvent compter sur moi. Je sais que je peux compter sur la plupart d'entre eux. L'abandon et la trahison ne font guère partie de mon expérience de la vie et me laissent troublé voire démuné lorsqu'ils surviennent à l'occasion de quelque péripétie du quotidien.

Aussi, hier après-midi, me suis-je trouvé assez désemparé. Parvenu au principal carrefour de ma petite ville, et humant le bon air printanier qui faisait danser les fleurs des balcons, je restai là un instant, laissant le soleil me chauffer le dos. Mon ombre, stationnant devant moi, s'étirait jusqu'au milieu de la chaussée. Je décidai enfin de poursuivre ma promenade en tournant à gauche. Je constatai alors que mon ombre, d'un pas symétrique, s'engageait sur la route de droite.

Les quelques témoins possibles de la scène n'y prêtèrent aucune attention, et c'était mieux ainsi. L'attitude de mon ombre me concernait en premier chef. Elle n'en restait pas moins désagréable, ou plutôt déconcertante. Rien ne l'expliquait, ni même ne la laissait prévoir. Toujours correctement traitée par moi, sans exigence particulière et avec une humeur égale, et quant à elle toujours fidèle à mon égard, emboîtant le moindre de mes pas dès qu'elle en avait le loisir, on peut dire de cette ombre que c'était une bonne ombre. Je ne voulus pas faire d'esclandre. Je ne voulus pas prendre le risque de me fâcher avec elle en la rappelant brutalement à son devoir. Je la laissai donc filer de son côté, et m'avisai de continuer ma flânerie du mien. Je rentrai chez moi à la nuit tombante, ayant déjà presque tout oublié de l'épisode.

Le lendemain, cependant, cela recommença. Au moment de monter dans le bus, mon ombre me lâcha sur le trottoir et resta campée sur le trottoir. La porte à soufflets se referma, et je dissimulai mal mon humiliation au conducteur qui d'ailleurs ne se souciait ni de ma présence ni de celle de quiconque, et à peine du titre de transport que je lui tendis machinalement. Je décidai de passer toute la journée dans la bibliothèque du centre-ville à tenter d'élucider sans plus attendre cet agaçant phénomène. Mais ni les traités de sciences physiques ni ceux de philosophie, même spéculative, que je compulsai l'un après l'autre ne réussirent à jeter, si je puis dire, la moindre lumière sur mon ombre et sur son comportement. Était-ce d'ailleurs réellement de "mon" ombre qu'il s'agissait ? Telle fut la principale question que je finis par me poser, le front douloureux posé sur la pile des ouvrages consultés en vain.

Je n'ai pas le sens de la possession. Mais je déteste les maux de tête. Je décidai que cette histoire n'avait au fond guère d'importance, que je devais même refuser de m'en soucier. Ce que je fis aussitôt en achetant une boîte de cachets d'aspirine dans la première pharmacie venue et en m'engouffrant dans une salle de cinéma pour y terminer la journée devant un excellent film policier. Lorsque défila le générique final, l'aspirine avait fait son effet. Il me revint le souvenir d'autres films que j'avais vus dans cette même salle. Dans l'un d'entre eux, un prêtre expliquait à l'héroïne éplorée, isolée dans son manoir, qu'on reconnaissait les fantômes au fait qu'ils passaient devant les miroirs sans y laisser de reflet. Qu'ils n'avaient pas d'ombre non plus. Que leur voix était privée d'échos. Je me sentais pour ma part tout en chair et bien en os.

Je sortis du cinéma. Il s'était mis à pleuvoir pendant la séance. En rentrant chez moi sans me presser, je guettai les flaques sous les réverbères. Ma silhouette s'y reflétait comme elle le pouvait. Vague tortillon noir rampant sur le mica du trottoir, elle était soumise au choc des gouttes de pluie qui ne la laissaient jamais en repos et la déformaient sans cesse. Les vitrines des magasins achevèrent de confirmer ce que je savais depuis mon rasage du matin devant le miroir de la salle de bains : je ressemblais bien à ce que je pensais être, et le chapeau du reflet avait la même allure que celui que je posais chaque soir et reprenais chaque matin sur la plus haute boule du portemanteau. De là, d'ailleurs, à prétendre qu'il s'agissait de "mon" chapeau... Après tout, l'ombre n'est pas plus indispensable à qui la traîne derrière soi que le chapeau à la tête de qui le porte. Une sorte d'appendice un peu superflu, en somme. Cette nuit-là, je dormis sans faire de rêve.

Le matin me trouva dispos, mais encore troublé par les méditations de la veille. Le soleil brillait de tous ses feux dans un ciel sans nuage. Résolu à rester serein, à ne me sentir ni abandonné ni trahi, et à ne déroger en rien à mes projets pour la journée, je ne m'en sentais pas moins entravé par une sensation d'irréparable nudité. Un vieux relent d'éducation pudique m'avertissait qu'il n'était pas convenable, en quelque sorte, de sortir sans son ombre. Mais fallait-il pour autant s'interdire de sortir ? Je pouvais aussi bien rester simplement allongé en plein soleil sur le balcon afin de ne provoquer personne et de rester pour ainsi dire confondu au sol avec celle qui souhaitait tant se distinguer de moi. Mais comment cette ombre soudain si capricieuse prendrait-elle le fait que je me réduise à épouser à ce point sa rampante condition ? Comme une humiliante compromission ? Ou comme une capitulation ambiguë ? Mon immobilité contrainte serait pour elle la preuve de son emprise sur moi en même temps que celle de mon intention de l'empêcher de se manifester.

Elle ne fut pas longtemps dupe du stratagème. À peine fus-je couché sur le balcon qu'elle se redressa en rampant sur le mur, enjamba la balustrade, sauta sur le parking en contrebas, contourna le coin de l'immeuble et disparut. J'en fus tout décontenancé. Et, pour la première fois, un peu vexé. Presque jaloux de ce pour quoi elle fuyait si manifestement et si délibérément ma compagnie. Par dépit ou, peut-être même déjà, par esprit de rétorsion — mais cela ne me ressemblait guère —, je décidai sur le champ de ne plus sortir désormais qu'à la nuit tombée. Ainsi l'impertinente n'aurait-elle même plus l'occasion de se faire voir et, par conséquent, d'exhiber sa fuite. J'en ricanai presque par anticipation.

Je passai le reste de la journée à ruminer ces absurdes pensées, à peine tempérées par la pensée surajoutée de leur absurdité même. Quel droit avais-je donc sur cette bonne vieille ombre pour lui dénier celui de mener sa vie comme bon lui semblait ? N'avais-je pas trop longtemps négligé de la consulter sur mes pérégrinations ? Avais-je même une seule fois songé à le faire ? Maintenant, l'irréparable était sans doute commis. Plus rien ne serait à négocier, faute de l'avoir jamais été. Tout de même, cela était trop abrupt pour moi. Je n'appréciais pas qu'on me tournât le dos de la sorte, sans prévenir ni me fournir de motif qui donne un peu de sens à cette rupture de trajectoire. J'attendis le crépuscule de pied ferme pour être enfin en mesure de reprendre l'initiative et de forcer l'explication.

Hélas, lorsque l'obscurité eut envahi la ville, *"aux uns portant la paix, aux autres le souci"*, je réalisai l'ampleur et la profondeur de mon erreur stratégique. Comment avais-je pu à ce point et si vite oublier que, pour les raisons même qu'indique le poète, je n'aime guère sortir de chez moi à cette heure indécise de la journée ? Si je le fais, ce n'est en général que contraint par quelque urgente obligation sociale. Et voici que, du fait de ses lubies, ma propre ombre venait se ranger au rang de ces "obligations sociales" qui m'horripilent tant ! Pire encore : où que j'aie à cette heure, et même si je restais enfermé chez moi, l'ombre n'était nulle part interdite d'apparition et d'expression. Bien au contraire, elle était désormais partout. Partout chez elle. Tout était elle. Elle était souveraine, je devenais son sujet. Rues, caves, couloirs, salles de séjours et forêts : en tous lieux, à ce moment précis, les hommes se démenaient pour échapper à l'empire des ombres, pour leur disputer des territoires. Aussi, de guerre lasse, accablés par l'inégalité de la partie, la plupart d'entre eux préférèrent-ils abdiquer et se réfugier dans le sommeil. Ce que je fis à mon tour, bien décidé à changer de méthode dès le lendemain venu.

Au matin cependant, en ouvrant les volets de la fenêtre de la chambre, je dus me faire une raison. Le ciel était tapissé de gros nuages sombres. La pluie n'était pas loin, et le soleil brillait par son absence. Fatiguée par ses probables exploits de la veille, mon ombre avait tout loisir de se reposer. Cela me laissait aussi un peu de temps pour réfléchir à ce que j'allais faire d'elle, ou avec elle, mais pas sans elle, ni contre elle. Je préparai du thé. Je l'ai dit, il était exclu de me fâcher avec une entité dont je voyais bien que j'étais, en cas de lumière, la cause exclusive et peut-être même abusive. Sensible à ses tentatives d'affranchissement, je les percevais aussi avec une certaine tendresse et une sorte de sollicitude inquiète. Avec moi à ses côtés, elle était le plus souvent protégée du risque de se faire piétiner par quelque indélicat ou par les allées et venues imprévisibles de ces foules toujours un peu fiévreuses au milieu desquelles nous devons souvent frayer notre chemin. Maintenant qu'elle était guidée par son rêve d'indépendance, qu'elle affichait un peu partout dans la ville sa volonté de

s'affirmer seule, différente, autonome, libre de tout lien, qui donc veillerait à sa sécurité au fil des trottoirs et des chaussées ? Qui la ramènerait tranquillement le soir à la maison après toute une journée de pérégrinations ? Je n'avais certes pas le droit de m'opposer à ses velléités de prise de distance. Mais j'avais le devoir de veiller à ce qu'elles ne s'avèrent pas sources de trop de risques. De risques pour qui, d'ailleurs ? Pour elle ou pour moi ?

Je m'étais mis à arpenter la cuisine. Je suis d'abondance. Je me voulais concerné (cette ombre ne serait rien sans moi, je dois répondre d'elle) et me sentais en fait diablement tiraillé (cette ombre n'a rien de moi, j'existe sans elle, elle peut bien exister sans moi) (mais je ne le supporte pas). J'en étais venu à murmurer de vagues convictions éducatives argumentées par notre longue relation privilégiée, si étroitement tissée au fil du temps, et par l'intime complicité qui en résultait, lorsque l'orage éclata. En moins d'une heure, les moindres recoins de la ville furent lavés et rincés de fond en comble, le ciel libéré de ses nuages, et ma résolution prise.

Je déjeunais rapidement, pris mon chapeau et sortit d'un pas tranquille. Le soleil était radieux. Mon ombre cheminait près de moi comme si de rien n'était. Je me sentais d'un calme absolu et elle était manifestement dans le même état d'esprit. C'est ainsi que nous arrivâmes sans nous presser au carrefour fatidique où elle m'avait une première fois faussé compagnie. J'y stationnai un long moment et la laissai décider de la suite. Sans doute étonnée de mon attitude, elle sembla hésiter un instant. Mais l'appel de ce que je croyais alors être la liberté était plus fort que tout. Elle oscilla un instant sur place, puis se lança, traversa la rue — sans emprunter le passage clouté — et s'éloigna à grandes enjambées. Je l'observai du coin de l'œil, laissai s'écouler quelques secondes, attendis que le feu passât au rouge, et lui emboîtai résolument le pas.

Il ne me fallut pas plus de quelques mètres pour réaliser l'étrangeté de ma conduite. Alors que tous les êtres mobiles sont suivis par leur ombre, j'étais en train de suivre la mienne. Je me comportais comme l'ombre de mon ombre. Quelques piétons firent mine de ne pas remarquer la chose quand bien même elle venait de leur sauter aux yeux. J'aurais dû me sentir humilié par cet aveu public que je faisais ainsi de tenir à mon ombre bien plus qu'elle ne semblait tenir à moi. Mais je passai outre. D'ailleurs, les piétons ne souhaitaient pas s'en mêler. Personne ne nous barra le chemin. Personne ne songea à se moquer ou à me plaindre. Je devais pourtant faire piètre figure, transpirant et essoufflé comme je l'étais. J'avais sans doute l'air vieux et fatigué. Et j'avais affaire à une ombre devenue à mon insu fière de sa vigueur, n'empruntant que le côté ensoleillé des rues, indifférente aux feux rouges et autres obstacles conçus par l'homme pour l'homme, et se payant le luxe d'allonger le pas de temps à autre. J'arpentai ainsi la ville derrière elle jusqu'au jardin public, dont elle traversa la grille pendant que je dus faire un détour par le portail d'entrée. Elle se dirigea aussitôt vers le banc le plus exposé au soleil. Une autre ombre l'y attendait, qui se leva à son approche. Une ombre de femme. Elles s'enlacèrent longuement en amoureux. Posté sous les ramages d'un tilleul, je me mis à les contempler bouche bée, tout en m'épongeant le visage. Puis, par pudeur, je tournai bientôt les yeux ailleurs.

Quand je regardai de nouveau en direction du banc, les deux ombres y étaient assises. Elles restaient serrées l'une contre l'autre. Les quelques enfants qui venaient jouer et tourner tout autour et même

s'installer sur elles le temps du goûter ne paraissaient pas les déranger. Elles étaient dans leur monde d'ombres et d'amour, loin de tout, ouvertes, éperdues.

L'après-midi finit de s'écouler de la sorte, en cette douce compagnie. Assis sous mon tilleul, je méditais sur l'explication simple et limpide à laquelle conduisait un comportement jusqu'alors si mystérieux. Pourquoi n'y avais-je pas pensé tout seul et plus tôt ? Je m'étais sans doute autorisé à me placer au centre des préoccupations de mon ombre. Balivernes et fatuité ! C'étaient évidemment l'amour et non pas la haine, l'attrance pour l'inconnu et non pas la fuite du trop connu, qui étaient à l'œuvre chez elle. L'optimisme renaissait. J'étais émerveillé par ce qu'il m'était donné de voir et de comprendre. Le monde se montrait soudain plus harmonieux encore que je ne l'avais imaginé au sortir de diverses occasions de contemplation du meilleur et du pire. J'étais tenté par une sieste, mais je voulais en savoir plus encore.

Je n'ai pas eu tort, je crois, de rester dans les parages de ce qui se passait. L'heure n'était pas à dormir. Elle ne l'est pas plus — et le sera-t-elle jamais ? — maintenant que, accoudé au comptoir de ce bar, je repense à toute cette histoire. Je sirote une bière et je me dis que tout vit sans cesse et, donc, que tout est possible, désiré ou non. Il y a eu ce moment crucial, sous le tilleul, où j'ai renoncé à toute maîtrise de quoi que ce soit. Où j'ai réalisé que l'attitude de mon ombre, loin de me porter ombrage, m'ouvrait au contraire à un autre monde qui n'était que le mien poussé jusqu'aux nouvelles conséquences de ce qu'il m'offrait déjà. Ce moment enfin où, ivre de cette promesse, j'ai décidé de poursuivre l'exploration à laquelle m'avait invité mon nouveau guide. Surtout s'il lui venait la bonne idée de marcher désormais moins vite.

En fin d'après-midi, les deux ombres ont quitté leur banc, enlacées, fondues l'une à l'autre. Je les ai suivies de loin. Poussées par le soleil, elles étaient deux fois grandes comme moi. Je me voyais modeste. Elles sont revenues en flânant vers le centre-ville. Sur la Grand-Place, elles ont retrouvé une femme, aussi belle que le reflet d'un songe saisi dans les teintes du soleil couchant. Elle semblait les attendre. Mon cœur s'est mis à battre, et plus fort encore quand j'ai compris que l'ombre qu'aimait la mienne était celle de cette femme. La façon dont elle s'est aussitôt attachée à ses pas, lorsque tous trois ont traversé la place, ne laissait aucun doute à ce sujet.

J'ai marché encore quelque temps à leur suite. Et puis le soleil a disparu de la ville et les deux ombres avec lui. Maintenant, la femme cheminait seule sur le trottoir. Elle est entrée dans un restaurant. J'ai fait de même. Elle s'est installée au fond de la salle, et moi au comptoir du bar.

Dans la pénombre qui nous environne, je ne pense que lumière.

Je crois qu'elle a remarqué ma présence. On lui apporte le plat qu'elle a commandé. Je termine ma bière. Elle mange, je bois. Elle me regarde la regarder.

FRÉDÉRIC JÉSU

HISTOIRES BRÈVES
Lumière de l'ombre - 2003

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur. Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : frederic-jesu.net

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2021

Paris, 2020

ISBN 979-10-394-0275-0